

«Wachau 2013 à Lyon», Napoléon et le «management»

(par Diégo Mané, Lyon, le 4 décembre 2013, photos JFG sauf précision contraire)

«Napoléon et le management» est un bouquin auquel je n'emprunte que le titre car il a le mérite (le titre, pas le bouquin) de mettre en avant ce que je veux souligner une fois de plus dans ce rapport, à savoir qu'au-delà des figurines il y a les hommes qui les jouent, parfois très bien, parfois un peu moins !

D'abord le «management» organisationnel, qui aurait sans doute pu être meilleur de ma part, malgré les centaines d'heures que j'y ai consacrées, puisqu'un charitable participant n'a pas hésité à me dire que je n'avais pas d'excuse relative au manque constaté sur le tas de telle ou telle aide de jeu, puisque j'avais «eu le temps»... Mais bon, être en défaut ici où là n'empêche pas de voir, beaucoup plus facilement que les siens d'ailleurs, les défauts et/ou qualités des autres, et je m'en vais vous parler de ceux que j'ai relevés au cours de la partie livrée lors de «Wachau 2013 à Lyon».



La table principale, côté Est. Face à face, Johann Agasseau et Michaël-William Mané.

Le thème, vous le savez si vous l'avez lu, met les troupes survivantes de l'holocauste du 16 octobre 1813 en situation le 17 au matin, dans l'hypothèse où l'offensive des Coalisés, ordonnée pour 10 h 00 en croyant Napoléon parti, n'ait pas été annulée in extrémis comme ce fut le cas historiquement, reproduisant dès lors les circonstances de la veille. Avantage organisationnel, c'est moi qui ai disposé les troupes, réputées s'être rencontrées dans le brouillard (avec déviation involontaire de certaines, etc...), et économie de calculs stratégiques et ordres du même métal pour les généraux en chef des deux camps, réputés aussi surpris l'un que l'autre, tout comme leurs joueurs le furent qui croyaient rejouer le 16.

Les équipes furent, comme d'habitude, le fruit des souhaits des joueurs d'une part, de ma volonté de faire cadrer au mieux les caractères avec les rôles joués d'autre part, comme aussi la prise en compte des oppositions locales (certains font des étincelles quand on les rapproche) et en dernier recours composer avec les absences ou défections imprévues...

Je suis assez satisfait des résultats, dont certains, inattendus, sont cependant allés aussi dans le bon sens. Globalement nous avons assisté à une baisse du niveau moyen des joueurs français en même temps qu'à une hausse relative de celui des joueurs coalisés, ce qui a parfaitement rendu la situation qui prévalait en octobre 1813.



Basile Marti, alias le Prince von Hessen-Homburg (Photo DM)

Le commandement tricéphale des Coalisés s'est trouvé rendu par les faits que

1. J'ai «joué» le Tsar (mais n'ai rien eu à faire qu'autoriser l'emploi successif de troupes de réserve quand on me les a demandées raisonnablement *).

* La demande de renforts prusso-russes par les Autrichiens de Klenau fut «ignorée».

2. Bruno Masson jouait théoriquement Schwarzenberg, historiquement supplanté par le Tsar, et put donc de fait s'employer activement dans son rôle d'arbitre, gérant à la perfection le secteur Markleeberg-Wachau tandis que je supervisai au centre celui de Liebertwolkwitz pour lequel j'ai pu relever le plus de choses.

3. John-Alexandre Mané, jouant Barclay de Tolly, sorte de «joker» du Tsar, assumait de facto le commandement sur le terrain des réserves prusso-russes, avec autorité sur Nicolas-Denis Remy alias Wittgenstein à sa droite et Yann Bauzin puis Cédric Dominique alias Kleist à sa gauche. Ces trois/quatre là, tous fiables, surent jouer en équipe... ce qui sera loin de ressortir de l'analyse du camp français !

Les deux ailes autrichiennes livrèrent leurs batailles, presque séparée pour la gauche sous Basile Marti alias Hessen-Homburg et Thimothée Mauret alias Lederer, toutefois bien flanqués par Kleist, et pour Thierry Kerdal alias Klenau et Johann Agasseau alias Ziethen coupés des autres secteurs par le bois de Gross Possnau sur lequel venait toutefois serrer Wittgenstein, alors que côté français il démarqua vite la rupture nette avec le centre ami.

Napoléon était dans un mauvais jour, du propre aveu de Patrick Fontanel qui le joua. Il ne parvint pas à insuffler à ses généraux-joueurs l'esprit d'équipe qui fit la supériorité du camp ennemi, et ses ordres furent en-dessous de la situation imposée par l'adversaire, auquel il avait laissé l'initiative au-delà de la «surprise» initiale.



Patrick Fontanel, alias Napoléon dans un mauvais jour... et Diégo Mané dans un bon !

Il commit l'erreur de disposer sans me le dire du corps de Mortier, qui était selon moi naturellement destiné, de par son positionnement près de Liebertwolkwitz, à Georges Mourgues alias Lauriston, sous-occupé dans le principe, pour le confier à Michaël-William Mané alias Macdonald, déjà trop «occupé», c'est rien de le dire, à «gérer» un adversaire «difficile» en la personne de Thierry Kerdal devant lui, tout en «chapeautant» Jean-Baptiste alias Sébastiani, lui-même opposé à Johann Agasseau alias Ziethen, tous joueurs ayant besoin de sa connaissance de la règle. Lui demander en même temps (pendant que Georges «s'ennuyait» presque) de «gérer» un adversaire «très difficile» (à tout «saigneur»...) comme Nicolas-Denis Remy c'était s'assurer que le «boulangier» Michaël ne serait jamais assez ni au four ni au moulin. Au résultat, le corps de Mortier, inutilement abîmé avant d'être mal engagé fut inopérant, tandis que le corps de Sébastiani fut sévèrement malmené et mis hors de cause, obligeant Macdonald à limiter ses ambitions, comme le vrai d'ailleurs, à aligner ses canons, plus nombreux et meilleurs que ceux des Austro-Prussiens, pour les tenir à distance.

Au centre, il eut convenu selon moi de «sauter à la gorge» des Coalisés avec les corps de Victor et de Lauriston, promptement renforcés par les corps de cavalerie de la ligne. L'ennemi n'aurait pu dès lors disposer tranquillement sa réserve d'artillerie pendant que Kleist et Wittgenstein venaient occuper 2/3 de la table principale, et la «discussion» aurait eu lieu au milieu du terrain pendant que les réserves françaises auraient pu se disposer à leur gré en 2e ligne au lieu de le faire en 1ère ligne en réponse à l'ennemi et sous son feu.

L'avantage pour les Français que constitua l'engagement dans le (presque) principe de la Réserve d'Artillerie des Prusso-Russes (qui n'avaient pas le choix n'ayant rien d'autre là) fut transformé en énorme inconvénient dès lors qu'on entendit y réagir en venant se déployer devant (et donc sous son feu) au lieu d'envoyer ailleurs la masse de canons qu'on lui opposa, ailleurs, n'importe où ailleurs, où elle eut été décisive.



Le centre coalisé : Nicolas-Denis Remy, John Alexandre Mané, Cédric Dominique.

C'est là, toujours à mon avis, et bien avant même la confrontation qui s'ensuivit, que «Napoléon» perdit la bataille, ou pour rester dans le ton et ménager son égo, se mit en situation de ne plus pouvoir la gagner. Le reste, soit le «brouillonnement» tactique (pas très «au propre» mais bien figuré) avec son alternance de succès et de revers relève du jeu des joueurs du même métal, dont le défaut majeur des «Français» du centre fut encore le plus souvent de «jouer perso» contre un ennemi jouant en équipe... et les coups de boutoir désespérés de Salvator Scotto alias Murat, le «joker» de Napoléon, s'ils mirent de l'animation, ne parvinrent pas à desserrer l'étreinte d'un ennemi que l'on avait laissé arriver «trop haut». Il manquait désormais à la cavalerie française de la place pour s'exprimer, d'où les «embouteillages» des trois armes entre Liebertwolkwitz et le bois de Gross Possnau, offrant des cibles rentables à l'artillerie de Wittgenstein.

Je résume en substance les troupes réunies à l'un ou l'autre moment dans cet espace d'environ 40 cm : le corps de Mortier (6), la division Ricard (4), trois batteries (3), des cuirassiers (3) et des hussards (3)... ce qui fait bien évidemment trop et donc, «place pour le roi de Naples» (ce qui est dans le ton), on «vira» le corps de Mortier qui avait échoué et qui gênait, laissant, une fois la cavalerie repoussée à son tour et partie, les batteries de la jeune garde sans soutien d'infanterie... car on avait aussi poussé Ricard plus loin...

Sur ce cliché nous voyons les quatre "responsables pas coupables" du dysfonctionnement fatal à la batterie abandonnée entre les deux camps.



Salvator Scotto alias Murat, Georges Mourgues alias Lauriston, Patrick Fontanel alias Napoléon, et Michaël-William Mané alias Mortier ici...

...et alias Macdonald de l'autre côté du bois et c'est tout le problème... car jouant à droite mais surveillant à gauche il suivit mal en rapport les mouvements de Nicolas-Denis Remÿ alias Wittgenstein.

Résultat ? Je vous le donne Emilowitch, après plus du tout d'infanterie et plus du tout de cavalerie, eh bien il n'y eut là plus du tout d'artillerie car les Russes la prirent ou la chassèrent... et pourtant, pendant ludique de l'embouteillage de troupes, il y avait eu à cet endroit précis jusqu'à quatre «responsables», comme on le voit sur la photo : Napoléon, Murat, Macdonald et Lauriston, et donc aucun «coupable» puisqu'il n'est pas concevable d'envisager une quelconque erreur de l'Empereur !

*et pour river le clou, une deuxième vue de Michaël-William Mané, cette fois
alias Macdonald, jouant à gauche mais surveillant à droite...*



*... et donc supervisant mal en rapport Jean-Baptiste alias Sébastiani
agressé par Thierry Kerdal alias Klenau...*

A l'aile droite française en revanche furent enregistrés de beau succès. La belle résistance initiale de Thomas Kracht alias Poniatowski, permise par l'échec, initial aussi, des Hongrois de Bianchi, mal tombés dans le brouillard, ayant contraint Basile Marti alias Hessen-Homburg à la défensive avec ses Grenadiers, bientôt renforcés des cavaliers de Lederer, le premier jour menés par Thimothée Mauret, et qui furent fort abîmés.

Murat engagea alors, à mon sens prématurément car Kellermann faisait l'affaire, le corps de cavalerie de Milhaud, joué par Antoine Colomb, qui fut la bonne surprise de la manifestation, en ce sens qu'il faisait ses premières armes sur L3C et que pour son coup d'essai il réussit un coup de maître en enlevant par une charge massive les 72 pièces (24 ludiques) de Kleist, permettant la reprise de Wachau par la Jeune Garde menée par Olivier Beyer alias Victor et Oudinot. Antoine assura aussi avec succès l'intérim du rôle de Poniatowski tenu le samedi par Thomas Kracht, blessé «pour de bon» et qui ne vint pas le dimanche (car il passa une partie de la journée aux urgences).



La table centrale côté Ouest. Debout à gauche Antoine Colomb alias Milhaud.

Bref, une bien belle manifestation dont je développerai quelques actions d'éclat dans un autre article, et notamment celle ayant mis en scène l'artillerie de la Garde sous Drouot et les Gardes Prusso-Russes qui l'enlevèrent alors qu'elle semblait avoir fait la décision sur le plateau. Au reste tout cela est fort bien expliqué dans le rapport de Barclay de Tolly que nous a mitonné John-Alexandre Mané, et qu'il me suffira en fait d'illustrer avec mes photos et commentaires, ainsi que le Bulletin de la Grande Armée "produit" par son illustre adversaire, Patrick Fontanel alias l'Empereur Napoléon, sans préjudice de quelques autres que vous pouvez tous retrouver sur le forum de Planète Napoléon, ici :

<http://www.planete-napoleon.com/forum/viewtopic.php?f=11&t=1154&start=45>